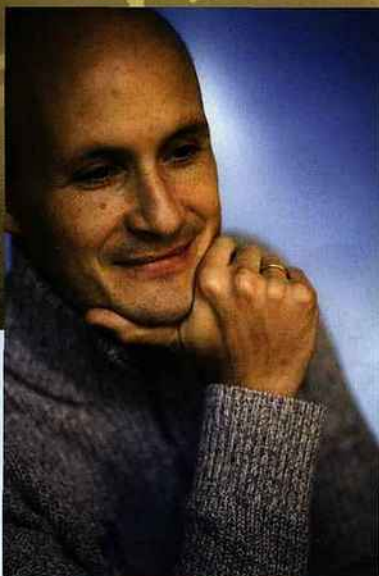




ENSEIGNEMENT par Martin Boonen

John Rizzo

Un système éducatif en quête d'humanité



John Rizzo a vingt ans d'expérience dans l'enseignement informatique pour adultes. Passionné par l'optimisation et acharné de la performance, il s'est attelé depuis 2012 à comprendre et aider le système scolaire belge. Son livre *Sauver l'école?* ne se contente pas d'être un pavé dans la mare, il lance aussi des pistes d'évolution.

L'Eventail – Lors de vos débuts en tant qu'enseignant, on sent que votre expérience dans le secteur privé est encore très vive dans votre esprit. Vous vous dites obnubilé par la performance, et vos premiers élèves sont parfois perçus comme des produits dont il faut optimiser le rendement. C'est ça, le rôle de l'école? Maximiser le rendement des élèves?

John Rizzo – Je pense que les enfants sont si importants pour leurs parents, pour l'avenir de la société, qu'on ne peut pas gaspiller leur temps. Quand, dans une classe, le seul but de la majorité des élèves est de faire 50 % et pas un point de plus, c'est du temps gaspillé. Celui des enfants, évidemment, mais aussi celui de l'enseignant. Je rappelle au passage, que gaspiller le temps (et donc le salaire) des profs, c'est gaspiller de l'argent

public. Notre argent. Mais la performance ne va jamais sans l'épanouissement. La performance dans l'enseignement ne peut pas être dissociée de la recherche du bonheur dans l'apprentissage. Ce processus, passe, selon les neuroscientifiques, par la volonté de sortir de sa zone de confort. Quand on acquiert de nouvelles compétences, c'est comme quand on débloque un nouveau niveau dans un jeu vidéo: ça libère de l'endorphine (NDLR: l'hormone responsable du sentiment de bonheur). Cette endorphine, c'est une récompense intrinsèque avec laquelle le système de notes ou de points, comme on le pratique à l'école, ne peut rivaliser. Olivier Willocx, du BECI, le patron des patrons bruxellois, me disait l'autre jour qu'il ne demandait qu'une seule chose à l'école: donner aux jeunes le goût d'apprendre. Les

enfants aiment naturellement apprendre, par le jeu notamment. Comment est-on parvenu à tuer ce plaisir? Au lieu de viser un résultat chiffré, pourquoi nous ne nous concentrons pas sur ce farouche potentiel d'apprentissage que les jeunes ont en eux?

– Je vous renvoie dès lors la question: pourquoi l'école ne parvient-elle pas à donner le goût d'apprendre?

– Ce constat n'est pas exclusif à l'école, il est valable pour la société en général. Le coupable principal, c'est la faiblesse de notre seuil de frustration. On est habitué à avoir tout, tout de suite. On n'arrive jamais assez loin dans l'apprentissage pour obtenir cette décharge d'endorphine qui nous récompense de nos efforts, de notre apprentissage. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'au bout



de l'effort, il y a du bonheur. Pour revenir à l'école en particulier, je pense que l'école tente, dans son organisation, de répondre à des besoins qui datent du XIX^e siècle. C'est le modèle de l'école-usine, où les élèves sont réunis par âge, où on les transforme en des ouvriers corvéables du système éducatif. C'est un système qui rend tout le monde malheureux. Les élèves, mais aussi les profs.

– À vous lire, on a parfois l'impression que les profs, justement, sont, au moins en partie, responsables de l'immobilisme de la situation.

– C'est plus compliqué que ça. Les enseignants sont aussi prisonniers du système. Changer de régime éducatif, c'est comme faire un régime alimentaire : on sait que c'est bon sur le long terme, mais sortir de sa zone de confort, c'est très difficile. Ils font ce qu'ils connaissent, ce que font leurs collègues et puis, ils font surtout ce que le cadre leur ordonne ! Pas facile de construire une relation avec une classe que vous ne voyez que deux heures par semaine ! Le fait d'être seul en classe, isolé, empêche aussi les enseignants d'être imaginatifs. En Formule 1, lorsqu'un ingénieur fait une découverte intéressante, en l'espace d'une semaine, toutes les équipes concurrentes l'imitent. La structure actuelle de l'école empêche les professeurs d'apprendre les uns des autres. Dans l'enseignement, la plupart des initiatives innovantes auxquelles j'ai assisté, ont été asphyxiées. Souvent, les efforts colossaux, contre vents et marée, sont réduits à néant, avant que la contagion n'ait pu opérer, parce qu'un directeur a été muté, parce qu'un prof est tombé malade. Alors, évidemment, c'est décourageant. Le système est tellement bureaucratique qu'il donne l'impression de mieux savoir que les acteurs ce qui est bon pour eux.

– Dans votre livre, vous évoquez Dewey, Decroly et Montessori. Ce sont de vieilles recettes. Si elles étaient miraculeuses, cela se saurait, non ?

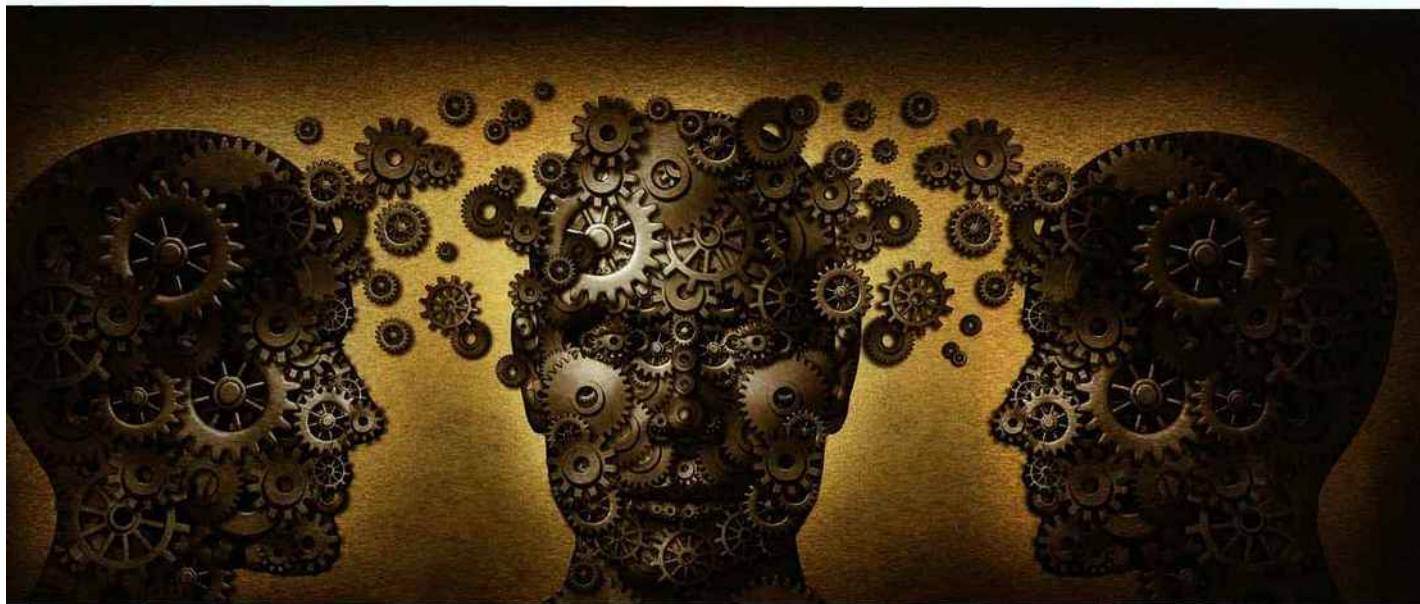
– Pourquoi les pédagogies nouvelles ne se sont pas généralisées ? À l'époque, on n'était pas prêt à accueillir trop d'élèves critiques et autonomes. On ne voulait pas du produit de cette pédagogie, on ne voulait pas de citoyens trop indépendants. Il fallait surtout de la main-d'œuvre. Puis, dans les années 1970, c'était le plein emploi : du coup, qu'on réussisse ou pas à l'école, on trouvait du boulot. Ces nouvelles pédagogies ont un nouvel intérêt depuis la fin des



années 1980 seulement. Ce qui pourrait les faire émerger enfin, c'est peut-être l'informatique et le numérique. Michel Serres dit très justement : "Cessez de transmettre, tout a été transmis." Le rôle de l'enseignant il y a cent ans, c'était de transmettre le savoir

que l'élève ne pouvait pas trouver ailleurs. Aujourd'hui, notamment sur Internet, le savoir, dans toutes les matières, pour tous les niveaux, est disponible très facilement. Le rôle de l'enseignant à notre époque, c'est de permettre à l'élève d'accéder à ce savoir





disponible. C'est très différent. Mais c'est beaucoup plus difficile de donner cours dans ces conditions-là. L'enseignant doit abandonner le confort des cours *ex cathedra* pour redéfinir sa place. Il doit accepter de n'être plus le seul dépositaire du savoir. Quand on donne plus d'autonomie aux élèves, par définition, l'enseignant perd une partie de sa maîtrise, et donc, de sa sécurité. Le système de classe hétérogène, avec un même programme pour tout le monde, condamne les profs à mal faire : il ralentit les plus rapides et met la pression sur les plus lents, en n'oubliant pas de négliger complètement la notion de plaisir dans l'apprentissage puisque les rapides s'ennuient et que les lents sont stressés.

– Ce système est basé sur la volonté, démocratique et citoyenne, de traiter tout le monde sur le même pied d'égalité. C'est une vision que vous ne partagez pas ?

– Mais nous ne sommes pas tous pareils ! Nous avons tous le droit à la différence. Il ne faut pas combattre ces différences, il faut, au contraire, les rencontrer et les reconnaître. L'uniformisation n'est pas une réponse à ces différences. C'est un leurre idéologique, de la démagogie. Certains idéologues déconseillent de donner le livre de cours aux élèves de peur qu'ils ne s'avancent chez eux après l'école ! Mais de grâce, surtout que ces élèves-là s'avancent ! Pourquoi je tuerais leur désir d'apprendre sous prétexte que, quelque part dans le monde, il y a quelqu'un

de moins rapide qu'eux et qu'ils doivent se mettre au pas ? C'est comme ça que l'on fait les écoles-usines, qu'on constitue les armées et c'est comme ça qu'on nourrit le capitalisme de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

– L'idée d'un enseignement à deux vitesses ne vous effraie donc pas ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire, au contraire. Je n'aime pas l'idée de séparer les rapides des lents. Simplement, pourquoi ne pas les faire s'entraider ? Ils le font très naturellement. Mon école idéale est proche de celle de l'école du village celle où l'on mélange des enfants de dix ans avec des enfants de douze ans, qui doivent collaborer. Apprendre à collaborer, à travailler ensemble, c'est très important pour la société. Même pour l'employabilité : ce sont des valeurs que les patrons recherchent.

– D'où viendra le salut de l'enseignement ?

– Il n'y a évidemment pas de réponse unique. Le problème concerne toute la société, la solution viendra de l'ensemble de la société. Il faut évidemment donner plus d'autonomie à tous les acteurs : les élèves, les profs et enfin les écoles. Il faut responsabiliser le système à tous les échelons. Auparavant, on faisait une différence entre instruire et éduquer. L'un était le domaine de l'école, l'autre de la famille. Je pense que c'est aussi un leurre. Il est si important qu'un professeur puisse tisser une vraie relation individuelle avec ses

élèves. Ce n'est pas l'école d'un côté, les parents de l'autre, et encore moins l'école contre les parents. C'est un partenariat entre les uns et les autres, pour le bien des enfants. D'une manière générale, la structure scolaire manque d'humanité.

**SAUVER L'ÉCOLE, PAR JOHN RIZZO,
KER ÉDITIONS, 2015, 496 P.**

